

AfricaNews

N°13 – KENYA (13 jours) – [Du samedi 23 octobre au jeudi 4 novembre 2010](#) - www.africo2.wordpress.com

« Le léopard ne se déplace pas sans ses taches » (sans doute la raison pour laquelle on n'en a pas vu) (Proverbe africain)

• Au Menu de cet AfricaNews: KENYA : Américain (Obama, p. 2) ou Britannique (Baden-Powell, p. 4) ; Insolite (un rhino au pied de gratte-ciels, p. 3) ou Danger (traversée d'un désert infesté de pillards et rebelles, p. 6) : à vous de choisir !

« Delakinzène »

- Le nom d'école de la quinzaine
- Baston College School
- Les noms d'église de la quinzaine
- - St Adolf Catholic Church
- - Equatorial Church (à Nanyuki, à l'Equateur, où l'on voit également un Equatorial Supermarket)
- Le bar de rusés de la quinzaine
- Le Green Garden à Kisumu – Nous avons l'impression qu'une des conditions pour servir dans ce bar est d'avoir le cerveau d'Anelka croisé avec celui de Ribery. Ainsi, quand Laetitia demande un Cuba Libre, un serveur lui répond : « Désolé, nous n'avons plus de mangue ». Un autre serveur débarrasse nos couverts alors que nous n'avons pas encore été servis. Une serveuse, aussi charmante que connue demande si on veut un autre verre alors que notre bière fraîchement servie est encore mousseuse. Bien entendu, quand nos verres sont vides, elle les récupère sans nous demander si on veut autre chose. Enfin, un serveur chargé comme une mule arrive un paquet de serviettes et les place une par une dans la range-serviette plutôt que d'y fourrer le tas en une fois.
- La réponse de chef de la quinzaine
- « Welcome back to earth my friend » - Réponse d'un Kenyan à Jérôme qui lui annonce qu'il s'appelle Jésus.
- La réponse intelligente de la quinzaine
- Au centre anti-corruption où nous demandons une lettre officielle pour le cas où des policiers corrompus du Nord du pays essaieraient de nous extorquer de l'argent, la responsable nous dit « Allez au poste de police à côté, ils vont vous en délivrer une gratuitement. Par contre, s'ils vous demandent de l'argent, vous pouvez de toute évidence revenir ici, c'est de la corruption
- Le refus d'oppression de la quinzaine
- Quand on dit « Hello », les gens nous répondent directement « Fine, thank you. » Ou comment raccourcir la conversation en évitant de s'oppresser avec les protocoles de bienvenue (ou alors, ils n'ont rien capté au terme « Hello »).
- Le refus de modernité de la quinzaine
- Ces femmes qui, envers et contre tout, s'évertuent à se briser le dos en nettoyant le sol à l'aide d'un balai en paille sans manche, alors qu'elles ont un balai tout neuf avec beau manche en bois en face d'elle.
- Le refus de respect de la loi de la quinzaine
- Un mec embarque une personne dans sa voiture juste en dessous d'un panneau « No picking persons along the highway »
- La façon de montrer un chiffre avec la main de la quinzaine
- A Nairobi, un personne nous dit que tel endroit est à 3 minutes, en montrant 3 de la main, mais en commençant pas son auriculaire et non par son pouce. La seule explication que nous ayons trouvée est que cette personne, un Musulman, montre les chiffres de droite à gauche tout comme il lit de droite à gauche en arabe.
- La façon de dire good avec la main de la quinzaine
- Un mec nous dit « Good! » avec le pouce vers ... le bas.
- La bonne idée de la quinzaine
- A l'arrière d'un bus scolaire est écrit sur une affiche : « Si je conduis mal, reportez mon attitude au directeur », suivi d'un numéro de téléphone. Bonne idée, mais qui n'a pas l'air de faire peur au conducteur : il brule un feu rouge devant nos yeux.
- L'absurdité de la quinzaine
- Tout comme en Tanzanie, ils produisent le meilleur café du monde ici-même, mais n'ont que du café instantané (style Nescafé One Cup) à proposer.
- Les noirs et jaunes de la quinzaine
- Comme absolument partout en Afrique, énormément de routes sont construites par des chinois. Nous nous demandons parfois comment ils font pour travailler ensemble ces chinois et ces africains que tout semble séparer : ils ne parlent pas la même langue, ont des cultures et une façon d'appréhender les choses complètement différentes. La cohabitation ne doit pas toujours être facile.
- Les noirs et blancs de la quinzaine
- Les rhinocéros – Nous voyons nos premiers rhinos en Afrique. Il existe deux espèces de rhinos : les noirs et les blancs. Pour la petite histoire, c'est une erreur de traduction qui est à l'origine de la distinction de ces deux espèces. En afrikaans, « weit » qui signifie gros, fut entendu par les Anglais comme white. En réalité ces deux espèces pourtant distinctes par d'autres caractéristiques ont la même couleur, elles sont grises.
- La connerie de la quinzaine
- Les vertus aphrodisiaques des cornes de rhinos – Le rhinocéros est une des espèces les plus en danger de la planète. Il est très recherché pour ses prétendues vertus aphrodisiaques : la poudre de corne de rhino utilisée en médecine chinoise qui lui attribue des vertus aphrodisiaques. Ce qui est complètement farfelu, la matière de la corne est, tout comme nos cheveux, composée uniquement de kératine. Du poil quoi.
- Le personnage de la quinzaine
- Lord Baden Powell – Il se distingua durant la guerre des Boers au début du XXème siècle en Afrique du Sud. Pendant celle-ci, il note que ses jeunes éclaireurs faisaient montre d'une habileté et d'une débrouillardise remarquables. Il transposa ce savoir faire dans le civil. Ce fut la naissance du scoutisme, organisé bien sûr sur le modèle militaire (uniforme, salut, grade, respect de la hiérarchie, valeurs religieuses ...). A la fin de sa vie, Baden-Powell s'installa au Kenya. Il mourut en 1941 à Nyeri et repose dans le minuscule cimetière de ce gros bourg.

Le Roadbook

- Semaine 24 : Samedi 23 octobre et dimanche 24 octobre : OUEST KENYAN, RIFT
- Vendredi 22 octobre, après une matinée paisible sur la « plage » de Jinja (Ouganda), à contempler une dernière fois les sources du Nil, nous roulons vers l'est et atteignons la frontière kenyane vers 15h30. Après deux heures de paperasses administratives, nous entrons au KENYA, pays légèrement plus grand que la France peuplé de 40 millions d'habitants, de 42 tribus et 150 sous-tribus, chacune ayant sa propre langue et culture. Il est constitué de deux facettes géographiques principales : la côte et ses 400 km de plages ouvertes sur l'océan indien, swahilie et musulmane et l'arrière pays, tribal et chrétien. Ayant déjà eu un solide aperçu de la culture et de la côte swahilies en Tanzanie, nous ne visiterons que la deuxième. Nous roulons jusque Kisumu, ville logée au bord du lac Victoria. Malgré qu'elle soit la troisième du pays, après Naïrobi et Mombassa, la ville semble paisible. C'est dans cette région qu'est originaire la famille paternelle de Barack Obama, nouveau locataire de la Maison Blanche. Son père y est né et enterré et sa grand-mère y vit toujours. Nous cherchons un hôtel, mais tout est étrangement full. On apprend que l'endroit est en fait une destination de villégiature privilégiée de la classe aisée de Nairobi. N'ayant pas beaucoup de choix, nous décidons de faire les gros finos : nous installons la tente de toit au beau milieu d'une rue fréquentée de la ville. Sans forcer. Nous sommes en relative sécurité, mais, revers de la médaille, nous avons beaucoup de mal à dormir à cause du bruit.
- Le lendemain, nous replions la tente devant des yeux ébahis et prenons un café en écoutant à la télé le sermon d'un prédicateur de la Jubilee Christian Church répétant à qui veut l'entendre que « Jesus is my Lord, Jesus is my answer et Jesus is good all the time ». Nous continuons à rouler, à plus de 2000 mètres d'altitude, traversons Kericho, la capitale du thé de l'ouest kenyan et Nakuru, quatrième ville du pays née et développée avec l'histoire du chemin de fer anglais. Un peu avant Nairobi, nous nous arrêtons à un splendide et décapant « Great Valley view ». C'est un des seuls endroits au monde avec l'Islande où le système de rift océanique se trouve émergé. On aperçoit très bien un petit bout de l'immense fossé d'effondrement qui disloqua le continent africain de la mer morte au Malawi (cfr. Edito). En chemin, nous traversons de vastes plaines d'acacias entourées de magnifiques dépressions en imaginant que nos origines ont quelque chose à voir avec ces paysages sans doute presque inchangés. Les écoliers sont parés de shorts verts et chemises jaunes. Leurs uniformes changent tout le temps en fonction des pays, des régions. Des mecs lavent leurs voitures dans de petites mares le long de la route. Des femmes s'affairent à la vaisselle, le dos voûté par le poids des ans et du travail pénible. D'autres cousent devant leurs maisons comme si de rien n'était. C'est moins fatigant mais fastidieux. Elles s'en foutent, elles ont tout leur temps. A chaque dos d'âne, des petits malins profitent qu'on doive freiner pour essayer de nous vendre de la bouffe, dont des poules et des lapins vivants. Nous nous contentons de boules de sésame. Nous sommes témoins de deux accidents sans gravité. Ça gueule un peu, puis ça dégage. Les constats, connaît pas en Afrique.
- Nous arrivons vers 17h à Nairobi. Cette grande ville (voulant dire « petit ruisseau d'eau froide » en massai) sise à 1600 mètres d'altitude n'était qu'un petit village isolé logé dans un morne plateau marécageux il y a un siècle. Elle prend de l'importance lors de la construction de la voie ferrée, devenant un centre de dépôt amenant ouvriers et ingénieurs tentant de trouver une solution aux problèmes suscités par la traversée du rift. Elle devient ensuite capitale de la colonie britannique, détrônant Mombasa trop éloignée de l'action (les Britanniques désirant contrôler l'arrière pays), puis du Kenya.



- Semaine 25 : lundi 25 au Lundi 01 novembre : NAIROBI, NAIROBI NATIONAL PARK
- Après que John ait ramené Laetitia à l'aéroport, nous logeons au Wildebeest, tenu par Allan que nous avons rencontré à Jinja et que nous croisons par hasard dans les embouteillages d'entrée de la capitale ! Etant un peu cher, on troque ce bel endroit par le Millimani, nettement moins charmant mais plus cheap et routard. Nous resterons en tout 9 jours à Nairobi et profitons pour nous reposer, récupérer (Thibaut est un peu malade), glandouiller, mater Discovery Channel et National Geo à la télé, écrire les AfricaNews, trier les photos et envoyer des news à nos proches. Nous visitons également la ville en toute sécurité, malgré l'affreuse réputation qui la précède : surnommée Nairobi, elle très souvent incluse dans le TOP 5 des villes les plus dangereuses d'Afrique, en compagnie de Johannesburg, Durban ou Lagos. Comme pour Durban, nous n'avons cependant pas du tout ressenti de crainte – il suffit juste d'agir avec un bon sens et de ne pas aller dans les endroits risqués, comme dans toute ville d'envergure. Nous déambulons agréablement dans le centre-ville large, aéré et moderne. Contrairement à Kampala, un Ouganda en plus grand, cette ville se démarque complètement du reste du pays. Elle a une allure de grande ville occidentale avec son lot de gratte-ciel, trafic urbain et magasins chics sur la Kenyatta Avenue. Seuls le concert de klaxon des matatus (taxis collectifs privés prévus pour onze personnes), les bus qui se frôlent et les bouisbouis branlants nous rappellent que cette ville est avant tout africaine. Nous passons devant la Mosquée Jamia, la librairie McLilla et le marché municipal, immense hall en béton proposant un panorama complet des fruits, légumes, viande et poisson du Kenya. La sollicitation est constante sans être chiante. Nous voyons également Nairobi by night en compagnie de Delphine, rencontrée à l'Ambassade belge, Edith et sa clique avec des sorties poussées au Simer's (bar boîte open air en plein centre ville), au Art Café et au Galileo.
- Le 28 octobre, nous nous rendons au Parc national de Nairobi. S'il n'a pas le prestige du Massai Mara au sud du pays et ne paye pas de mine, il s'agit incontestablement d'un des parcs les plus incroyables au monde, de par sa situation géographique : il est situé à moins de 6 km du centre de la ville et propose un panorama quasi complet de la faune du continent. Les grandes lois darwiniennes de reproduction et de sélection naturelle dans une arène de combat située à un mini pas du monde de la ville (ou ce sont peu ou prou les mêmes lois qui entrent en jeu en somme). Ça beugle, meugle, rode, chasse, vagit avec des gratte-ciels en toile de fond. Quel spectacle fascinant et surréaliste que d'admirer des troupeaux de zèbres somnolant tête bêche ou un couple de girafe au rythme syncopé et lourd, imperturbables devant des baraquements de banlieue ; et gnous barbus démarrant au quart de tour au grondement d'un avion survolant la plaine ou une famille d'autruches contemplant de leur savane une forêt de buildings. Et si l'on nous avait dit en partant de Bruxelles que nous aurions la chance d'apercevoir nos premiers rhinocéros africains à 5 ridicules minutes en voiture d'une des plus grosses mégapoles africaines, nous ne l'aurions pas cru. Cette espèce étant très rare et discrète, un ranger nous fait l'amabilité de grimper dans Germaine pour nous montrer un rhino spot. Nous voyons au loin les masses hiératiques de deux mastodontes bedonnants, ivres de liberté, respirant l'air pollué de la ville. Rencontre du 3^{ème} type, magiques et irréelles. Aveugles et sourds à notre joie contemplative d'enfin les apercevoir, ils nous quittent cependant beaucoup trop vite, sur un trot gracieux.
- Nous réglons enfin à Nairobi deux oppressions administratives : notre visa pour le Soudan et tenter de trouver une solution pour entrer en Ethiopie. Pour la première, c'est plus facile qu'on ne le pensait : nous devons « seulement » nous acquitter d'une lettre de l'ambassade de Belgique disant qu'on est des mittards et d'une photocopie de notre carte de crédit pour prouver qu'on a de l'argent pour sortir du pays. Pour l'Ethiopie, c'est une autre paire de manches. Les responsables de l'immigration semblent en être de fameux (de manches) : pour rappel, les ambassades éthiopiennes en Afrique ne délivrent plus de visas pour les européens. Le seul moyen d'avoir un visa éthiopien en Afrique est à l'aéroport d'Addis. Et si nous venons en voiture, bande de couillons ? Solution prônée par le Consul de l'Ambassade à Kampala: renvoyer nos visas dans nos pays respectifs, demander à des amis d'aller déposer nos visas et de nous les rapatrier par DHL. Un peu trop compliqué et tiré par les cheveux à notre goût... Nous dénichons une solution « à l'africaine ». Une personne très influente en Ethiopie dont la fille travaille à Bruxelles (et que Jérôme connaît un peu) pourrait nous faire entrer. Il suffit d'aller au poste de frontière terrestre de Moyale et tout sera arrangé. Cela semble quand-même un peu trop risqué pour Jérôme, qui doit impérativement être le 11 novembre à Addis pour prendre un avion. Il préfère prendre un avion Nairobi - Addis. Si tout va bien, nous devrions le retrouver dans une bonne semaine en Ethiopie..



- Semaine 26 : Mardi 2 novembre – CENTRAL HIGHLANDS, ABERDARES

- Mardi 2 novembre, nous quittons Nairobi à 5h30 du matin. Cela fait tout drôle d'être à nouveau deux. Jérôme nous manque déjà ! Nous traversons les Central Highlands densément peuplées, intensivement cultivées et généreusement arrosés. C'est le grenier du Kenya, son cœur. C'est aussi la terre des Kikuyu, plus grande ethnies du pays. Mais également la principale zone de peuplement blanche. Car le Kenya a été pendant longtemps au service de colons blancs qui ont spolié les terres des ethnies locales, dont les Massai et les Kikuyu. Un développement séparé entre zones européennes et réserves africains a même été instauré. Un apartheid kenyan en somme. Nul ne sera donc étonné d'apprendre que c'est ici qu'a démarré dans les années 50 la révolte Mau-Mau conduite par les Kikuyu (toujours très influents politiquement aujourd'hui) ayant abouti à l'indépendance du pays en 1963. Les Britanniques sont restés en grande nombre lors de la proclamation de cette dernière -leurs exploitations de thé et de café sont encore largement visibles. Un comble, quand on sait qu'ils sont intervenus très tardivement dans le pays et sans beaucoup d'intérêt, leur ambition première étant la mainmise sur l'Ouganda et ses sources du Nil afin de mieux renforcer leur présence en Egypte. C'est en construisant une ligne de chemin de fer entre Mombasa et Kampala pour procurer un débouché sur la mer à l'Ouganda qu'ils se rendent compte de la qualité exceptionnelle des pâturages d'altitude et font venir un grand nombre de fermiers. Néanmoins, le fait qu'ils n'aient pas été chassés a permis au Kenya d'être aujourd'hui un des pays les plus industrialisés d'Afrique et de ne pas connaître de rupture traumatique comme dans d'autres pays, malgré l'instauration d'un communisme foireux aujourd'hui oublié et de conflits interethniques toujours prégnants.
- Cette verdure à l'infini et ces multiples usines en bord de route sont pour nous un choc. L'agriculture, comme partout en Afrique est la base de développement du pays. Mais elle nous semble ici particulièrement performante et ordonnée. Aux plantations de café et thé (le Kenya en est le troisième producteur mondial derrière l'Inde et le Sri Lanka), héritages agricoles coloniaux, se sont rajoutées des exploitations de canne à sucre et de fleurs (roses), destinées au marché mondial (asiatique principalement). Et quand on sait que le tourisme, dont le Kenya est au premier rang en Afrique, est une roue de secours très lucrative face aux fluctuations des prix du thé et du café, on se dit que le pays de beaux jours devant lui, si fraude et corruption (encore omniprésents) sont définitivement combattus..
- Nous continuons à monter, et passons, Nyeri petit capitale du pays kikuyu, porte d'entrée des Aberdares, autre grande région de colonisation par les anglais pour cultiver légumes, thé, café, sucre canne, bananes. C'est dans ce gros bourg sans attrait qu'est enterré Lord Baden-Powel, fondateur du scoutisme. De grands ranchs tenus par les « Kenyans blancs » se succèdent. Sur notre droite, la masse imposante et seigneuriale du Mont Kenya, deuxième sommet d'Afrique avec 5200 m. Kenya vient du mot kiinyaa signifiant la montagne de l'autruche dans la langue des Wakamba en raison de la couleur des pics, blancs avec la neige, noirs avec les rochers, ce qui évoque le plumage de l'autruche mâle. A 10 heures, nous repassons pour la dernière fois l'Equateur (nous l'avions déjà passé deux fois en Ouganda). Au revoir Croix du Sud, bonjour Madame Grande Ourse. Des petits rusés veulent, pour quelques dollars, nous montrer l'effet Coriolis qui démontre la différence du champ magnétique entre le Nord et le Sud. Ils nous prétendent qu'un bout de bois tournera dans un sens dans l'hémisphère nord et dans l'autre dix mètres plus bas, dans l'hémisphère sud. Baliverne ! Si l'effet Coriolis existe bel et bien, la force de Coriolis est nulle à l'Equateur. Les malotrus ne font en fait qu'aider le mouvement à démarrer dans bon sens. A Nanyuki, ville fondée par des colons blancs en 1907 et qui a gardé une allure très européenne, nous réparons Germaine chez un garagiste (de la graisse coule sur le roulement arrière gauche et une partie de la galerie du toit s'est déssoudée) et nous mangeons. La nourriture est très semblable à celle de Tanzanie. Nous dégustons donc de l'ugali, (sorte de porridge de maïs concassé qu'on mélange dans un ragout de légumes ou viande) et des samusas (beignets frits). Seul le nom de la bière change, s'appelant ici Tusker et célèbre pour l'éléphant qui orne l'étiquette de la bouteille (tusk signifie défense). Ensuite, le paysage change de visage devenant plus sec, jaune et poussiéreux. C'est un signe qui ne trompe pas : nous approchons la « zone interdite »



- Mardi 2 & Mercredi 3 Novembre – NORD KENYAN (Isiolo, Marsabit, Moyale)

- Bien que le Kenya soit le pays le plus touristique d'Afrique, peu de muzungus (blancs) s'aventurent dans le nord du pays. Et pour cause, cette zone est relativement risquée. Fortement déconseillée par la plupart des ambassades. Mais passage obligatoire pour nous, si vous voulons rentrer en Europe. Durant notre séjour à Nairobi, nous avons donc pris un rendez-vous avec l'Ambassade de Belgique pour avoir des informations plus concrètes sur la situation exacte là-bas. Le verdict du colonel, attaché défense à l'Ambassade est clair : au-dessus de Nanyuki, l'armée belge ne met plus les pieds. La forte tradition guerrière des tribus vivant dans cette zone reculée, l'afflux massif d'armes bon marché provenant des zones de conflit voisines (Soudan, Nord Ouganda, Somalie) la présence de pillards somaliens, D'Al Qaida ainsi que des périodes de sécheresse et de famine (avec pour conséquence des vols de bétail) ont conduit a de sanglants évènements. Certes, l'armée kenyane a remis un peu d'ordre. Et les Chinois (tiens donc) sont en train de construire une route. Mais l'insécurité reste grande. Des camions se sont fait attaqués. Ca tue pour un rien, la valeur d'une vie humaine étant ici nulle. Pire, après Marsabit, il n'y a plus rien. Le désert. Pas âme qui vive pendant parfois des dizaines de km. Et donc personne pour nous aider en cas de pépin (le bref). Enfin, à tout cela s'ajoute le fait que chaque frontière entre tribu est très souvent un changement radical de comportement à adopter, en fonction des coutumes tribales ancestrales. Les gens et les cultures peuvent changer sur 100 mètres. Pour telle ethnie (les Massaï par exemple), le bétail est sacré. Leur cheptel, c'est leur capital : si on tue une vache, on est mort. Pour d'autres, la nature est intouchable. Chasser est un tabou suprême, gravement sanctionnée. Une troisième tribu peut vénérer la terre: pas intérêt à déverser notre huile de vidange sur le sol. La lecture d'AfrikaTrek (récit d'un couple de Français ayant marché à pied du Cap à Jérusalem) ne nous rassure guère plus : ils évoquent l'histoire terrifiante de trois de leurs amis sudaf ayant pris cette route et s'étant fait attaquer en pleine nuit à la kalach par des rebelles. Ils ont couru éperdument dans le désert, suivis à la trace par ces brigands allumant leurs phares pour les retrouver et tirant en l'air pour les intimider.
- Malgré ces avertissements somme toute logiques venant d'une Ambassade (qui ne préfère pas prendre de risque vis-à-vis de ses citoyens), nous pensons que le coup est jouable. Et puis, nous n'avons pas beaucoup d'autre choix. Pour éviter cette route, c'est la Somalie à l'est ou le Darfour à l'ouest. Autant choisir entre la peste et le choléra. Nous devons faire avec les moyens du bord. Comme on dit à Namur, à défaut de grives, on mange des merles. Le Colonel, des plus sympathique, essaie de nous rassurer : c'est la fin de la saisons de pluies, moment où les attaques sont réduites. Et, comme partout au Kenya, tout est négociable. Ce qui pourrait éventuellement nous sauver. Des escortes seraient également à disposition, même si des roublards en profitent pour créer un business lucratif en vivant sur ce climat d'insécurité qu'ils entretiennent, vous obligeant à prendre une escorte, prétextant un grand danger. Si nous refusons, ils appellent leurs potes qui, quelques kilomètres plus loin, se chargent de jouer le coup des bandits de grand chemin en nous dépouillant.
- A l'heure d'affronter la portion de terrain la plus difficile depuis très longtemps, nous sommes un peu préoccupés, tendus face à l'inconnu qui s'ouvre devant nous. D'autant plus que nous n'avons même pas la certitude d'avoir le visa éthiopien au poste frontière. Vous avez dit aventure ? Nous préférons voir cette épreuve comme quelque chose de grisant, exaltant et stimulant. Ou comment se rassurer comme on peut ... En attendant, le compte à rebours à commencer. Si tout va bien, dans deux jours, nous prenons un café en Ethiopie. D'ici là, 550 Kilomètres d'inconfort, risque et incertitude à parcourir dans un no man's land.
- Nous arrivons vers 14 heures à Isiolo, dernière ville d'envergure du nord-est, porte d'entrée du désert, ultime carrefour pour Marsabit et Moyale. C'est de ce bourg reculé et poussiéreux sans grand intérêt, à l'atmosphère un peu tendue que les voitures organisent des convois ou monnaient une escorte. Nous nous renseignons au poste de police du coin. Le policier, entouré de prisonniers nous dévisageant derrière leurs barreaux, nous informe qu'il n'est pas au courant d'attaques ayant eu lieu récemment. C'est à Isiolo qu'est également censée s'arrêter la route en tarmac. Heureusement, les Chinois sont en train de construire une nouvelle route. Ce qui veut dire que sur cette portion, il y a plus que probablement du trafic et des ouvriers. Et donc pas de danger potentiel. C'est parti!



- Le début du parcours est plutôt joli. Un magnifique panel de couleurs se mélangent harmonieusement : terre rouge, herbe jaune, acacias verts, tronc bruns, montagnes grises. Cet espace virginal et poétique ressemble même trop à un décor en carton. Est-ce vrai ? Nous voulons nous arrêter pour tout toucher, tout palper mais il faut avancer. Nous quittons le tarmac tout neuf après 130 km et roulons sur une piste qui n'a plus été entretenue depuis des lustres. Dans les villages, des hommes peu amènes nous lancent des regards farouches, la Kalach à l'épaule et l'incontournable appuie-tête en bois à la main droite. Nous les saluons timidement. Puis, passé la petite ville de Laisamis, village absurde remplie d'hommes virils en tenue de guerriers, la steppe se fait de plus en plus désertique. Les lits de rivière s'assèchent. Les pierres noires volcaniques remplacent le bétail. Les acacias se font moins nombreux. Tout devient aride, pelé et inhospitalier. La chaleur et la lumière sont accablantes. Une seule voiture nous dépasse. Les villages croisés sont rares mais fascinants : huttes de tige tissée avec palissade de fins piquets pour rigidifier l'ensemble, huttes de branches et de boue, huttes de terre en toit de chaume entourés de barricades en épines et branchages... Les habitants sont tout autant impressionnants : un charivari de costumes colorés, parures de guerriers, colliers de perles, tatouages tribaux, oreilles percées, coiffures improbables, masques de peintures aux motifs géométriques, sandales de pneu, jupes masculines, couvertures en laine (les fous !), armes en tout genre (lances, glaive, bâton). Y en a pour tous les goûts et toutes les couleurs. Peuplades ayant gardé un mode de vie similaire à ceux de leurs ancêtres, dans le berceau de l'humanité. Les regarder, c'est se projeter des milliers d'années en arrière. Qui sont-ils ? Nous n'en savons trop rien, mais croisons certainement des Somali, des Borana (tribu d'éleveurs venue d'Ethiopie au début du XXème siècle), des Samburu (ethnie liée aux Massai, parlant la même langue qu'eux) et des Turkana (une des peuplades les plus colorée et guerrière du Kenya, originaire d'Ouganda).



- Soudain, une vision : de la verdure, une montagne, des animaux, des maisons! Nous traversons le Marsabit National Park, niché sur le Mont Marsabit. Cette forêt dense est une rupture brutale avec la mer désertique et volcanique. A 19 heures, nous atteignons Marsabit, espèce de ville fourre-tout et sans logique. Toutes les ethnies du Nord y sont représentées. C'est ici qu'ont été tuées 44 personnes en 2006 lors de tensions. Nous avons couvert 585 km dans un environnement très dur. A quand remonte un tel exploit ? Nous prenons un poulet au curry et une bonne bière pour nous remettre de nos émotions et dormons dans le terrain vague de l'hôtel Jeyjey. Demain, la partie la plus difficile du parcours nous attend. Le patron à qui nous disons que nous allons à Moyale nous répond tout de go « Good luck and all the best guys... ». ...



- Le lendemain, nous nous réveillons avant l'aube, à 5h30. Nous prenons un café serré comme un petit et un copieux dej pour prendre un max de forces. La journée sera ardue. Il n'y a même pas de tour de chauffe : en sortant de Marsabit, la plaine redevient vite âpre et sèche, poussiéreuse et plate. Cratères et cailloux noirs aux formes étranges réapparaissent, rendant le paysage lunaire. L'air aride et chaud soulève des flammes de sable avalant tout sur son passage. Vision fantastique autant qu'apocalyptique. Vers 9h, on croise un camion en panne et espérons ne pas connaître le même destin. Hélas, il nous faut une demi-heure pour que ce foutu destin en décide autrement : Germaine fait un bruit bizarre. Nous nous arrêtons et constatons que nous avons perdu un bout de caoutchouc anti-vibration à l'amortisseur de la roue avant droit. La chose n'est pas dramatique, mais si nous continuons, nous risquons de déformer le support de l'amortisseur et d'irréremédiablement abîmer Germaine. Réparation de fortune indispensable. Le vent nous fouette le visage, le soleil tape, nous n'avons pas les bons outils. Nous sommes nerveusement à bout. Une heure et demi de réparation aussi vaine qu'inutile plus tard, nous apercevons au loin de la poussière. Une voiture et donc une aide potentielle ! Mieux, notre ange providentiel est une jeep militaire. Nous sommes chanceux, ils ont une clé de 19 tant attendue, que nous leur achetons à « petit prix sympa entre baroudeurs dans la merde au milieu du désert », pour le cas où un problème similaire se reproduirait. Riche idée : deux heures plus tard, rebelote. Même bruit, même problème à la même roue. Putain, si même Germaine, jusqu'ici irréprochable devient pernicieuse, on n'arrivera jamais en Ethiopie. Heureusement, la réparation, malgré les 35°C à l'ombre est plus rapide. Nous repartons et crapahutons dans ce désert inhospitalier et silencieux. Les suspensions de notre douce ne supportent pas le trajet et nous lâchent. Nous gigotons dans tous les sens, ballotés à droite et à gauche à chaque bosse. Et vu que c'est de la tôle ondulée, vous pouvez imaginer le scénario catastrophe. La conduite de John est méthodique et concentrée, la rédaction de T mécanique et condensée, la réparation de fortune métallique et concassée, le « Blow » de Ghinzu sur l'Ipod mélodique et contrasté (et cette phrase de carton plein est merdique et conne à chier). Si la chaleur de bête est intolérable, la beauté de ces paysages secs, purs et effrayants est à couper le souffle. Nous nous laissons volontiers saisir et surprendre par les mirages. Nous passons devant une immense caravane de dromadaires, défilant comme des vaisseaux ivres et disparaissant sous un logue trainée de poussière, belle signature de Germaine. Comme pour la route menant à Tombouctou, les rares voitures et camions croisés nous saluent chaudement. Nous faisons de même.
- A 12h45, après plus de 6 heures de route, nous avons fait 100 km. Moyenne de 15 km/h. La pire qu'on ait jamais faite en Afrique. A 14h, nous passons devant un village. Enfin, de la vie, même si celle-ci est des plus amorphe : quelques mecs faméliques posés à l'ombre bienfaitrice d'un acacia, attendant que l'implacable cagnard cesse. Nous commençons doucement à sortir du désert, ça (opéra de) verdit de plus en plus. Ça grimpe également, contrastant avec le plat continu de la journée : le Mega Escarpement paraît toujours plus haut à mesure que l'on s'approche. Après un arrêt bouffe à Sololo, et la traversée de plusieurs villages sans nom (quand bien même ils en auraient, ils ne figureraient sur aucune carte), apparaît Moyale, poste-frontière avec l'Ethiopie. Nous venons de remporter la dernière portion de route atroce d'Afrique. Il va bientôt être 18h..
- Vous l'aurez compris, le nord du Kenya nous laissera d'énormes souvenirs. Car, s'il n'est pas un joyau africain de type Serengeti ou Forêt de Bwindi, ses paysages splendides sont très différents de tout ce que nous avons pu voir en Afrique australe et de l'est. Malgré un paysage parfois monotone, il y a toujours quelque chose pour attirer votre attention, : une gazelle surgissant de la plaine désertique, un champ de lave éteint, des roches volcaniques noires aux formes bizarroïdes, des mirages absurdes, une mini tornade disparaissant aussi vite qu'elle est apparue, un village de nomades abandonné, des zombies Kalach à la main sortant de nulle part. De ce point de vue, cette escapade nous a fait penser par bien des égards à celle tout aussi inoubliable vers Tombouctou (Mali), en ce qu'elles sont toutes deux une expérience plus qu'une destination touristique immanquable (Tombouctou perdrait certainement tout son charme et son mythe si l'on était venu en avion ou si ils construisent une route en tarmac). C'est pour cela aussi que nous sommes partis : goûter de temps à autre à l'aventure, celle où tu te dis, avec un brin d'insouciance (nous n'avons pas écrit « inconscience) que la partie n'est pas gagnée d'avance mais que le dieu de la chance ou celui des overlanders (ou les deux) sera avec nous. Ça passe ou ça casse. Enfin, ces deux jours laisseront des traces grâce aux gens d'exception croisés. Les ethnies du nord du Kenya, qui comptent les deniers véritables nomades du continent, font partie des peuplades les plus fascinantes de la terre. Ces gens là n'ont absolument rien à envier aux Massai ou aux peuplades du sud de l'Ethiopie. Et ils ont l'avantage de vivre hors des sentiers battus (comprenez hors des circuits touristiques traditionnels). Pas de côté zoo ou Big Brother. Nous n'oublierons pas de sitôt ces femmes emmitouflées dans de superbes tuniques et ces hommes sapés en guerriers avec parures, peintures et Kalach. Malheureusement, cela risque de ne guère durer : la route en construction risque de définitivement bouleverser les coutumes des villageois, en attirant notamment des hordes de muzungus.



- Jeudi 4 novembre : MOYALE : visa éthiopien, entrée en Ethiopie
- Moyale est une ville-frontière sauvage, reculée et chaude, digne d'une ville du XIXème siècle far-west américain. Elle est divisée en deux parties : une kenyane et une éthiopienne. Le changement d'atmosphère entre les deux est directement palpable. Etrange ballet que ces gens de la même ville passer d'un pays à l'autre sur ces rues ensablées et sous le regard désintéressé des douaniers kenyans qui, pour la cause, ouvrent de temps à autre un coffre de voiture. Bouillonnement frénétique d'activité contrastant avec les bâtiments administratifs décrépis, où le temps semble s'être arrêté. La frontière à Moyale fermant à 18h et devant encore obtenir le visa éthiopien, nous sommes condamnés à passer une nuit au poste-frontière, une de plus. Comme à chaque fois, nous sommes chaleureusement accueillis par les douaniers et policier kenyans. A 19h, un de ceux-ci siffle un long coup avant de faire un baisser de drapeau des plus officiel : tout le monde s'arrête, voitures y compris et attendent solennellement le coup de sifflet final. Impressionnant alors que nous sommes tellement loin de Nairobi et même du Kenya. Nous rencontrons Adelbert, un sympathique kenyan ayant voyagé en Australie, Europe et aux Etats-Unis et s'étant retrouvé avec un job dans ce bled paumé. Il nous offre à boire, comme pour nous remercier d'avoir pris le risque d'être venus jusqu'à lui. La conversation est parfaite, entre conversations passionnantes et passionnées sur l'Afrique (c'est fou à quel point c'est plus facile de converser avec des africains qui ont bougé) et blagues en dessous de la ceinture d'une immense finesse. Le douanier rencontré quelques minutes plus tôt ne se prive pas non plus, malgré son air sérieux et impassible : à une pauvre éthiopienne qui gémit en se faisant soigner une brûlure, il lui assène « T'en fais pas, t'auras la même sensation quand tu perdras ta virginité » avant de s'esclaffer en compagnie de ses acolytes. Qué baraki de kermesse. Nous rions tout notre soûl pendant toute la soirée en compagnie de nos derniers kenyans. A la télé, des clients du bar écoutent passionnément les nouvelles de la star du pays, Barack Obama (qui a droit à ses 5 minutes quotidiennes de potins sur sa vie privée au le journal de 20 h). Nous dormons à poing serré.
- Le lendemain, nous nous dirigeons à 8h au poste-frontière éthiopien, espérant qu'ils ont reçu le coup de fil du chef de l'immigration éthiopienne grâce à notre aide Isaac. Nenni. Ils ne sont au courant de rien et n'ont reçu aucune instruction. Aucun visa n'est délivré à la frontière, nous pouvons rebrousser chemin, c'est niet de chez niet. La frontière kenyane ne nous rassure pas beaucoup plus que l'éthiopienne : absolument personne n'a pu rentrer en Ethiopie sans un visa déjà apposé sur le passeport. Ils nous expliquent l'histoire de cet allemand ayant fait notre route à vélo, suppliant les douaniers, à genoux et pleurant à chaudes larmes pour qu'ils lui fassent une exception. Il a du rebrousser chemin. Idem pour une délégation sud-africaine représentant l'association Nelson Mandela et ayant une lettre officielle du Cabinet du Président. Bad absolu ! Se retaper cette route, c'est tout bonnement hors-de-question (de toute façon, Germaine ne tiendra jamais sans ses suspensions). Nous appelons Isaac, apitoyés et catastrophés. Celui-ci, détendu comme tout, nous enjoint de prendre un café éthiopien et d'attendre une heure, le temps qu'il gère tout cela. Nous nous exécutons, nous demandant que va bien pouvoir manigancer cet étrange Isaac dont nous ne savons rien, même pas la profession. Il devra en tout cas être très fort.... Et il l'est le bougre ! A 12h30, un douanier éthiopien passe la frontière pour nous avertir que nous pouvons entrer. Nous devons passer au Ministère de l'Immigration à Addis pour faire valider notre visa. Son air résigné et dégouté en dit long sur le fait qu'il n'apprécie guère ce genre d'exception. Notre entrée en Ethiopie sans visa fait vite le tour du village : « Quoi, c'est vous qui êtes entrés sans visas. Bravo les mecs ! ». « Comment vous avez fait cela ? ». « Vous êtes si chanceux ». Le douanier kenyan rajoute : « En dix ans de métier, je n'ai jamais vu cela de ma vie, je ne sais pas qui est votre mec, mais il doit être solidement influent ». Nous réglons nos papiers pour la voiture et entrons, soulagés et enchantés dans le pays. Le rendez-vous avec notre sauveur est pris dans quelques jours à Addis-Abeba, où nous devrions également retrouver Jérôme. La suite au prochain épisode...

Et, Dites, Oh!

L'Afrique, berceau de l'humanité

En traversant la Tanzanie, le Kenya et l'Ethiopie, nous effectuons un voyage dans l'espace. Un véritable plongeon vers nos origines. Cet endroit du monde renvoie aux sources mêmes de la vie. C'est ici, dans la région du rift que tout est parti. Que le singe s'est redressé sur ses pattes et transformé en hominidé pour devenir l'Homme. Plus de 50.000 générations nous séparent avec notre ancêtre commun. Celui-ci devait vivre dans un environnement plus ou moins semblable à celui que nous découvrons en longeant la faille du rift.

La vallée du Rift, origine de tout

La Rift Valley est cette immense faille semée de volcans (Kilimandjaro, Meru, Erta Ale) et de lacs (Malawi, Turkana, Albert, Victoria) d'exception qui scinde l'Afrique en deux. Il y a 20 ou 30 millions d'années, l'une des plus gigantesques fractures de l'histoire de la terre fendit l'Afrique de l'est du nord au sud sur 7000 kilomètres, du Proche-Orient à l'Afrique australe en passant par les mers morte et rouge, mer morte, mer rouge. De part et d'autre de la vallée, les plaques continentales (africaines à l'ouest et du moyen orient à l'est) partent en direction opposées, provoquant l'apparition d'une ligne de fracture. Cette vallée continue de s'enfoncer de quelques millimètres par an et s'élargit de plusieurs centimètres. En théorie, l'écartement devrait, à terme donner naissance à un nouvel océan séparant l'Afrique de l'est du reste du continent. La mer rouge et les grands lacs en seraient les prémisses. L'existence de cette déchirure a provoqué la disparition des forêts alentours et l'émergence d'une nouvelle zone écologique, la savane. Une espèce de singe qui vivait en bordure de forêt gagna les prairies découvertes auxquelles elle s'adapta et dont elle apprit à exploiter les ressources. Avec le temps, c'est ce singe qui évolua pour devenir Homme et coloniser le reste du monde.

Australopithèque, homo rudolfensis, homo habilis, homo erectus

Il apparaît certain que diverses espèces d'hominidés ont coexisté alors qu'on pensait qu'elles s'étaient succédées. C'est le cas de australopithecus bosei, découvert en Tanzanie, et homo rudolfensis, découvert au Kenya, sur les rives du lac Turkana (anciennement appelé lac Rudolf). L'australopithèque, c'est Lucy, que nous connaissons tous, espèce d'intermédiaire bipède entre le singe et l'homme Robuste, végétarien, pas très habile à la marche et au petit cerveau, sa taille ne dépassait pas 1m30. Rudolfensis était plus omnivore, avait un cerveau plus gros et des caractères plus proches de nous, notamment en matière de locomotion. Ces deux espèces sont deux réponses différentes de l'évolution à une même modification du climat qui s'est asséché à cette époque-là. L'une a échoué, parce que trop spécialisée : bosei a périclité puis disparu. Rudolfensis a réussi et c'est doute pour ça que nous pouvons en parler. Vient ensuite homo habilis. Il ressemble encore fort à un primate aux longs bras pendants, mesure 1m40, est omnivore et bipède permanent. Il avait peut-être découvert l'usage du feu. Il se servait en tout cas déjà d'outils (quoique rudimentaires) en pierre, d'où son nom, l'homme habile, artisan des outils. Homo erectus se situe dans l'évolution juste avant homo sapiens (l'être humain actuel). Il se tient plus droit que l'homo habilis (d'où son nom erectus : dressé). Il nous ressemble terriblement et pouvait mesurer jusqu'à 1m80. C'est lui qui s'est mis en marche et a quitté le berceau africain pour envahir le reste du monde.

Une machine à remonter le temps en perpétuelle évolution

La région du Rift une machine à remonter le temps grandeur nature. Cette machine est en perpétuelle évolution, et les résultats d'une découverte peuvent confirmer ou infirmer ceux des précédentes trouvailles. Il y a autant de chaînons manquants que de spécimens découverts dans cette chaîne de l'évolution, et les mécanismes de la sélection naturelle restent très mystérieux, beaucoup plus compliqués qu'il n'y paraît. Notre arbre généalogique a plein de branches et de ramifications, qui changent constamment. Ainsi, avec la découverte de Toumaï au Tchad, le berceau de l'humanité s'est décalé vers l'ouest et la date de l'apparition probable de l'espèce humaine sur terre a été repoussée de plusieurs siècles (sept millions d'années, soit deux fois plus Lucy !). La quête du graal archéologique et ethnologique est loin d'être finie et d'autres découvertes vont peut-être repousser encore quelques millions d'années les origines de la bipédie. Un grand nombre de chapitres du plus grand livre du monde, celui de l'être humain sont encore à ouvrir...

Grand Coin de Germaine : 5. A table !

Dormant souvent au milieu de nulle part, nous devons faire notre popote avec les moyens du bord.

Ainsi, nous avons prévu tout un matériel de cuisine nous permettant d'être autonomes :

- Une bonbonne de gaz et un double réchaud pour faire cuire nos pâtes et le riz, nourriture de base.
- Deux bacs en plastique dans lequel nous fourrons paquets de féculents, sauces, condiments et boîtes de conserve
- Trois casseroles et une poêle qui s'emboîtent ingénieusement pour ne pas perdre trop de place
- Quelques assiettes et gobelets en plastiques
- Une grille pour faire cuire nos saucisses au feu de camp, sous la voie lactée africaine
- Une cafetière italienne et sachet de café pour notre traditionnel dose de caféine du matin
- Une table et 4 chaises pliantes qu'on eut facilement ranger à l'arrière
- Un produit de vaisselle bio dégradable pour jeter notre eau sale partout.

Tous ces éléments sont astucieusement placés dans une rangée à l'arrière de la voiture.

A table !



Statistiques au 4 novembre

- Nombre de *pays traversés* : **21**
- Nombre de *pays africains traversés* : **18**
- Kilomètres parcourus : **31.912**
- Nombre de *jour passés* : **178**
- Nombre de *jours en Afrique* : **171**
- *Equateur traversé* : **3 fois**
- Contrôles de flics en Ouganda : **0**

